

# Travers Sociaux.

## XVIII.

### DE LA CONDITION SOCIALE.

La glorification des filles riches au couvent a de bien cruels revers. Quoique dans le monde le *vil métal* soit aussi tout-puissant, il ne réussit pas toujours à dominer le mérite et la vraie distinction. La société n'admet pas sans conteste les catégories inventées par de petites pensionnaires, et les reines de l'école éprouvent souvent en rentrant dans leurs familles de profondes humiliations.

C'est qu'elles découvrent une classification sociale toute différente de celle qui les éleva au premier rang, et toute leur gloire passée ne les console point de l'actuelle déchéance,—bien au contraire—elle fait ressentir avec plus d'amertume l'infériorité de la condition nouvelle.

A qui pourtant ces enfants doivent-elles s'en prendre de leur déception? Est-ce au monde que régissent certaines conventions, et qui, à tort ou à raison, institue de lui-même un premier, un second, un troisième rang, ou bien à leur ambition démesurée qui visait trop haut?

Quelle triste et déraisonnable chose que cette jalouse avec laquelle tant de familles empoisonnent leur vie, et combien stérile—combien désastreuse plutôt—cette fièvre de se hausser au niveau des autres, de se distinguer, d'éblouir, coûte que coûte.

Dans ce pays, les moins favorisés sous le rapport de l'élévation sociale n'ont pas même—comme dans les états où il existe une noblesse—la ressource de reprocher leurs priviléges à ceux qu'ils envient. S'il fallait absolument imputer à quelqu'un leur prétendue infériorité, ce serait à leurs pères qui n'ont pas su leur préparer une situation meilleure qu'il faudrait qu'ils s'en prissent. Car on peut presque dire, qu'à la lettre on est en cette contrée démocratique ce que l'on veut ou ce que l'on se fait. On en voit la preuve dans la grande inégalité sociale qui existe si souvent entre les membres d'une même famille. Le préjugé de la "naissance," qui ailleurs est pour les uns une barrière, pour les autres un tremplin ou un piédestal, en fait, n'existe pas parmi nous,

Le prestige du nom est inconnu; les enfants d'un homme célèbre ou honoré n'héritent de son prestige comme de la considération publique que s'ils savent soutenir et continuer par un mérite personnel la réputation du père.

C'est de son vivant même qu'ils entrent en pleine obscurité dans le cas contraire; alors, à moins de s'en sauver par un mariage brillant, leurs enfants et les descendants du grand homme auront tout à recommencer pour arriver à la notoriété.

L'aristocratie qui règne dans notre société est donc le produit d'une sélection spontanée, d'une évolution naturelle contre lesquelles il est puéril de s'élever. Elle n'est pas cette caste hautaine et fermée qui dans les vieux pays monarchiques se croit sérieusement d'une essence supérieure et considère avec mépris le reste de l'humanité. Elle est au contraire accueillante au mérite. Son domaine d'ailleurs est propriété publique. Née d'hier, sortie elle-même d'humbles familles, elle n'a pas d'armes héraldiques ni de barrières blazonnées à opposer aux nouveaux candidats. Certaines conditions d'éducation et de fortune vous admettent d'emblée dans son sein sans qu'il soit besoin d'autres passe-ports.

Je sais qu'on accuse le monde de se laisser trop facilement éblouir par la richesse, et d'ouvrir toute grande ses portes à des gens qui n'ont d'autre valeur que celle de leur gros sous; je sais également qu'on rencontre dans les plus beaux salons, des personnes ayant la voix, le langage et la tenue de femmes de halles, comme dans les plus humbles maisons de nos campagnes on en voit quelquefois qui ont des façons de grandes dames. Le reproche n'est pas sans fondement, mais il faut l'étendre à toutes les classes de la société. Cet engouement pour tout ce qui brille, qui fait absoudre tant de misères et de défauts chez les riches, se retrouve partout. C'est la badauderie populaire éternellement renouvelée autour du veau d'or; c'est le culte qu'on lui rend de tous côtés qui élève les enrichis bien plus que leurs prétentions mêmes.